

nous pouvons établir avec d'autres associations comme l'Ala, l'Aelia, l'Adilina, l'Air-cla, etc.

Après ce débat, trois votes sont intervenus, concernant :

- le rapport moral approuvé à l'unanimité
- le rapport financier approuvé à l'unanimité
- le principe, approuvé également à l'unanimité, de maintenir à 20 le nombre total des sièges du conseil d'administration, ce qui a en-

traîné l'élection de 5 nouveaux membres.

Après appel des candidatures, un vote à bulletin secret a conduit à l'élection de Messieurs Jack Corzani, Abiola Irélé, MaM Ngal, M. Ngalasso et Mme Mineke Skipper.

Avant de se séparer, l'assemblée précise la forme et la fonction que l'on pourra donner au bulletin de l'Apela et retient comme thème du prochain colloque : « *Littératures africaines et Islam* ».

DE L'ALA A L'APELA *

J'ai participé au dixième congrès de l'ALA, qui s'est tenu à Baltimore aux Etats-Unis. J'avais été au premier congrès de l'ALA, à Austin en 1975, et avais même été élu pour un an au Conseil d'administration. En dix ans l'ALA a grandi : elle compte plus de 500 membres, disséminés dans le monde entier. A Baltimore, des chercheurs venus de Tanzanie, du Nigéria, mais aussi d'Italie et de France attestaient la vitalité de la recherche sur les littératures africaines.

Il n'en demeure pas moins qu'une équivoque subsiste. A Austin, l'université de B. Lindfors, dont la revue *Research in African Literatures* est le vrai lieu de rencontres interdisciplinaires sur les littératures africaines, il était d'abord question de l'Afrique, des Afriques, de celle qui crie, de celle qui est silencieuse, puisque la rencontre portait sur les littératures de l'Afrique du Sud. Mais à Baltimore la notion de « continuum » afro-américain qui était au centre du congrès constituait un terrain propice à tous les amalgames et à de multiples confusions. C'est qu'il est aujourd'hui aux Etats-Unis comme ailleurs, rare de pouvoir consacrer toute son activité professionnelle à l'Afrique.

Nombre de nos collègues américains enseignent dans un département de langue, de français par exemple, la littérature africaine. Pourquoi ne pas mettre Césaire ou

Glissant au programme ? ! les linguistes se sont repliés sur le dernier carré des universités qui maintiennent un enseignement de langue africaine. Ainsi l'Afrique avec ses Etats, ses institutions, ses langues, ses problèmes économiques et sociaux est la grande absente de beaucoup de ces enseignements et de ces recherches. La demande des étudiants pour la connaissance des cultures noires s'est accrue, mais cela ne signifie pas que la connaissance de l'Afrique a progressé. Il semble plutôt que les Caraïbes ou les Amériques noires absorbent tout l'intérêt des étudiants. La présence de nombreux écrivains et professeurs africains exilés aux Etats-Unis, celle d'une communauté noire mais africaine, permet heureusement de maintenir au sein de l'association l'intérêt pour les littératures africaines et non de se laisser fasciner par la « différence noire ».

En un sens l'APELA qui vise d'abord la connaissance et l'étude des littératures africaines peut prolonger et approfondir utilement l'action tout à fait essentielle de l'association américaine.

C'est l'objectif visé avec le thème du prochain congrès : **Littératures africaines et Islam** qui se tiendra à Paris à la Maison des cultures du monde les 10,11,12 octobre 1985.

Alain Ricard

*Ala : African Literature Association

Apela : Association pour l'étude des Littératures Africaines

Les adhésions à l'APELA (Association pour l'étude des littératures africaines) sont à adresser au siège de l'association ; 100 rue de l'Université, Paris 75007. Le premier bulletin de l'association est paru en juillet 1984.

Et si l'on littéraire plaidoyer pour de

Toutes proportions gardées, notre entreprise d'enseignants de littératures africaines me paraît assez semblable et tout aussi risquée que celle de naïfs « découvreurs » s'aventurant sans équipement adéquat en territoire inconnu. Cette comparaison « coloniale » pourrait laisser croire que je m'apprête, à mon tour, à ressasser les couplets de certains intellectuels occidentaux qui, croyant gommer ainsi les péchés de la colonisation, clament à tort et à travers la nécessité de se mettre à l'école des ex-colonisés, lesquels seraient censés détenir désormais (par un retournement pour le moins savoureux) la science infuse. Ce qui, dispensant ces derniers de tout effort, les entretient, quand ils se laissent prendre au piège, dans un sous-développement critique des plus affligeants. Certes, le fait d'être étranger à une civilisation constitue un handicap mais il n'est pas dit, qu'inversement, le fait de lui appartenir garantisse l'aptitude à la connaître, à l'analyser, à l'étudier, elle et ses productions les plus diverses, y comprise celle qui nous intéresse ici : la littérature. Il me semble que la littérature africaine ne peut pas être le privilège des critiques africains, pas plus que la littérature française n'est le privilège des critiques français. En fait, la question que je souhaite soulever est celle de notre dénuement à tous, européens et africains. Nous ne sommes pas équipés pour le travail que nous prétendons faire : à savoir enseigner (ce qui suppose décrire, expliquer, apprécier et faire apprécier, juger et faire juger) la littérature ou plutôt (et la correction n'est pas de pure forme) les littératures africaines.

on recentrait enfin l'histoire e africaine ? pour des nationalisations

En disant que nous ne sommes pas équipés, je ne veux pas faire allusion au manque quantitatif de livres, aux étagères à demi désertes de nos bibliothèques. Le problème n'est certainement pas négligeable. Il est même dramatique en Afrique où, pour des raisons diverses, il arrive couramment que ni les étudiants ni même l'enseignant n'aient en main l'ouvrage dont est censé traiter le cours.

En fait, sans méconnaître ces réalités hélas bien tangibles, c'est un autre manque que je tiens à mettre en évidence : nous n'avons pas les ouvrages documentaires et critiques de base, ceux dont dispose l'enseignant de littérature française, anglaise, américaine ou russe. Nous n'avons pas de manuels d'histoire littéraire digne de ce nom.

Que l'on ne voie dans mes propos, nulle ridicule attaque contre ceux de mes collègues qui, faisant œuvre de pionniers, ont élaboré de précieux ouvrages d'« initiation » à la littérature africaine. Loin de moi l'idée de juger négligeables des travaux souvent excellents dont le seul tort serait à la limite de ne pas répondre à un objectif que leurs auteurs au départ ne pouvaient ni ne voulaient se fixer.

Ce que je souhaite, c'est que ni des ouvrages d'initiation (au champ souvent trop vaste), ni des bibliographies, ni des anthologies, pour indispensables qu'ils soient, ne peuvent tenir lieu d'**histoires littéraires**.

Histoire et littérature.

L'histoire littéraire n'est pas l'histoire des littératures, ce n'est pas une liste d'auteurs, d'œuvres et de dates mis à plat, c'est bien autre chose et notamment la mise en rapport de ces auteurs, de ces œuvres avec le milieu spécifique qui les a nourris, avec les mentalités, les mœurs, bref, la culture de ce milieu.

J'entends déjà le tollé des prétendus épigones de Barthes, des pseudo-structuralistes, des formalistes à tout crin, grands partisans de l'étude intra et intertextuelle, dont l'incontestable et merveilleux mérite est de dispenser (ce dont rêve tout « spécialiste ») de toute recherche annexe. Foin de l'ethnologie, de la sociologie, de l'histoire des idées, des sensibilités, de l'Histoire tout court : tout est dans l'œuvre et rien que dans l'œuvre. Et l'on peut s'appuyer sur Barthes qui envisagea, vers 1960, de rattacher l'histoire littéraire à l'Histoire pour réserver aux littéraires les études de forme et de « psychologie »... Je rappellerai simplement que, contrairement à ses épigones, Barthes, loin de prétendre se passer de l'Histoire littéraire, se nourrissait d'elle pour aller au-delà. Sans doute n'aurait-il pas glissé sans précaution (contrairement à ce qui fait à l'heure actuelle couramment dans divers pays d'Afrique) dans un programme de « littérature africaine » un texte de Césaire ou de Jacques Roumain. Pas plus qu'il n'aurait glissé dans un programme de littérature française un texte de Senghor, de Jacques Stephen

Alexis ou d'Antonine Maillet... Sans doute aussi n'aurait-il pas été surpris de constater les contre-sens de Thomas Melone sur **L'Aventure ambiguë**, si féroce ment dénoncés par Papa Guèye N'Diaye(1). L'auteur des **Essais critiques**, qui s'était si scrupuleusement interrogé, entre autres choses, sur les problèmes de réception des tragédies antiques par le public européen contemporain, n'ignorait pas que d'un pays à l'autre, d'un moment à l'autre, les mentalités, les croyances, les idées changent et que la littérature elle-même est dans l'Histoire, soumise aux lois de l'Histoire. N'en déplaise aux thuriféraires de la négritude, il n'y a pas un nègre mais **des nègres**. Et un nègre d'Afrique catholique, animiste ou vaudouisant aura tout autant de difficultés à lire **L'Aventure ambiguë** que n'importe quel Européen, beaucoup plus en tout cas que n'importe quel musulman. Quant aux difficultés de compréhension entre Antillais et Africains, entre noirs américains et africains, il suffit d'écouter et de lire Zobel, Tirolien, Niger, Condé, R. Wright et quelques autres pour être dispensé de tout commentaire. L'idée de **littérature noire** est purement mythique, elle arrange peut-être ceux, et ils sont encore nombreux, pour qui tous les nègres se ressemblent, elle n'en est pas pour autant pertinente. Nous devons résolument combattre toute approche de type essentialiste (avouée ou insidieuse) et lui préférer une approche résolument **historique**. Par là seulement nous éviterons le rattachement pseudo-mystique sur la spécificité nègre, les valeurs nègres, le rythme nègre, le style nègre (?), quitte évidemment à nous priver du grand frisson exotique et de l'inévitable magie noire dont les critiques blancs parviennent difficilement à se passer. Et je ne suis pas près d'oublier à ce propos une scène symptomatique au cours du colloque de Padoue en mai 1983 : un écrivain africain quelque peu naïf avait cru déceler chez Aimé Césaire de prétendues « résurgences » de la langue yoruba... La mine extasiée de certains de mes collègues blancs devant ce qu'ils

(1) Papa Guèye N'Diaye : « Thomas Melone et *L'Aventure ambiguë* ou les excentricités d'un critique », *Présence Africaine* N° 89, 1974, pp. 243-263.

prenaient pour un fait établi, pour une particularité de l'âme nègre (Orphée partant en quête du langage de ses ancêtres...) eut le don de m'exaspérer, moi qui, pauvre blanc, attendait vainement que surgisse des profondeurs de ma mémoire biologique la langue italienne de mes ancêtres, laquelle m'eût pourtant été fort utile au cours de mon séjour en Vénétie...

Le pire est évidemment l'espèce de complaisance réciproque que révèle cette scène apparemment comique et dans le fond dramatique : d'un côté la condescendance intriguée, de l'autre l'acceptation d'une fausse spécificité comme pis-aller : faute d'affirmation dans l'Histoire, par la praxis, on se replie sur les valeurs refuges que sont la langue, la culture (conçues non comme en perpétuelle évolution mais comme hors du temps, indélébiles et an-historiques). Faute de solidarité effective sur des projets communs, on glose sur la fraternité de race, sur la sensibilité commune et autres balivernes, quitte dans les faits à s'ignorer sur les campus universitaires européens, à refuser de fréquenter les mécréants d'autres régions d'Afrique et, à plus forte raison, les fils d'esclaves que sont les Antillais, lesquels refusent à leur tour d'entendre parler de ceux qui les ont vendus...

Si l'histoire littéraire de chaque pays d'Afrique doit être utile, je le dis et redis, ce n'est pas seulement pour le Blanc à qui il faut apprendre à admettre la diversité du continent (sensible dans tous les domaines, y compris, n'en déplaise à Frobénius, dans l'art, dans la sculpture, dans la sensibilité, les mœurs, la religion, les mythes et les croyances, et de plus en plus évidente au fur et à mesure que se diversifient les régimes politiques, les systèmes économiques et les systèmes éducatifs), mais aussi pour le Noir qui doit apprendre à respecter l'originalité d'autrui et ne pas se croire autorisé à parler autoritairement de n'importe quoi sous prétexte de commune négrité.

Qu'on veuille bien m'épargner tout procès d'intention. En plaçant avec toute la conviction d'un enseignant confronté à la totale ignorance (ou peu s'en faut) de son public étudiant (africain et non pas seulement européen, est-il besoin

de le redire ?), ignorance bien compréhensible mais regrettable, en matière d'histoire littéraire africaine, je ne veux nullement laisser entendre que l'histoire littéraire « explique » la littérature. Tout le monde sait que « l'œuvre est essentiellement paradoxale », qu'elle est à la fois « le signe d'une histoire et résistance à cette histoire », qu'elle est « autre chose que son histoire même, que la somme de ses sources, de ces influences ou de ses modèles : un noyau dur, irréductible, dans la masse indéfinie des événements, des conditions, des mentalités collectives » (2)... Il n'empêche, et la citation de Barthes le laisse clairement percevoir, que ce noyau dur trouve sa place dans un ensemble culturel avec lequel il entretient d'évidentes relations. « Signe d'une histoire et résistance à cette histoire », l'œuvre littéraire (comme toute activité humaine, y compris la critique littéraire) est historique par l'hic et nunc de l'Histoire. Le rôle de l'histoire littéraire sera de fournir les éléments d'un dossier susceptible d'éclairer (au moins partiellement) la genèse et le sens d'une œuvre, ses significations diverses, imperceptibles très souvent au regard étranger. Ce sera de reconstituer la (ou les) matrice(s) qui ont nourri l'œuvre (étant bien entendu que ceci - mais c'est un autre problème - ne l'empêche nullement d'avoir ensuite sa vie propre et d'évoluer au gré des diverses lectures, des diverses « co-crétations » auxquelles seront conviés les lecteurs)

Vers quelle histoire littéraire s'orienter ?

L'histoire littéraire, telle que nous la concevons (du moins idéalement) à la suite de Gustave Lanson et de Lucien Febvre n'est plus une liste d'ouvrages assortie de commentaires esthétiques ou moralisateurs impressionnistes, c'est :

« l'histoire d'une littérature à une époque donnée, dans ses rapports avec la vie sociale (...) Il faudrait,

pour l'écrire, reconstituer le milieu, se demander qui écrivait et pour qui, qui lisait, et pourquoi, il faudrait savoir quelle formation avaient reçue, au collège ou ailleurs, les écrivains - et quelle formation, parallèlement, leurs lecteurs ; car, enfin, il faudrait savoir quel succès obtenaient ceux-ci et ceux-là, quelle était l'étendue de ce succès et sa profondeur ; il faudrait mettre en liaison les changements d'habitude, de goût, d'écriture et de préoccupation des écrivains avec les vicissitudes de la politique, avec les transformations de la mentalité religieuse, avec les évolutions de la vie sociale, avec les changements de la mode artistique et du goût » (3).

Et Barthes lui-même approuve de telles orientations, précisant dans *Sur Racine*, celles qui lui paraissent les plus éclairantes : les enquêtes sur les systèmes éducatifs :

« A la vérité la critique des sources apparaît d'un intérêt dérisoire à côté de l'étude du véritable milieu formateur, celui de l'adolescent » (4).

Sur les phénomènes de mentalité collective, d'imaginaire collectif, sur les phénomènes de rhétorique : « C'est tout un découpage du monde que le langage impose, à travers ces figures de rhétorique. Cela relève-t-il du style, de la langue ? Ni de l'un ni de l'autre ; il s'agit en vérité d'une institution véritable d'une forme du monde, aussi importante que la représentation historique de l'espace chez les peintres... » (5) »

A-t-on songé aux perspectives qu'ouvrent de telles remarques pour les littératures africaines ? A-t-on jusqu'ici réellement étudié, en profondeur, au-delà d'une distraite mention, l'influence de l'éducation (6), des formations auxquelles a été successivement soumis tel ou tel écrivain ? : milieu familial, « traditionnel », culture ethnique, école coranique, école missionnaire (catholique ou protestante) (7) : ce n'est pas la même chose, milieu « colonial » (les relations de certains écrivains avec des administrateurs plus ou moins libéraux), milieu européen, milieu africain en Europe, instances internationales dans certains cas, etc. ? S'est-on suffisamment interrogé sur la tournure d'esprit, sur la sensibilité, sur le langage que conférerait, par exemple, le passage à William Ponty, au

(2) Roland Barthes : *Sur Racine*, Seuil, 1963, p. 139.

(3) Lucien Febvre, cité par G. Delfau et A. Roche in *Histoire - Littérature*, Seuil, 1977, p. 131.

(4) Roland Barthes, *op. cit.*, p. 142.

(5) *Ibid.*, p. 145.

Séminaire-Collège où l'on apprend le latin et l'onction ecclésiastique, ou, pour prendre un cas limite, à la Sorbonne soixante-huitarde ? S'est-on suffisamment interrogé sur les syncrétismes mythologiques, sur les rhétoriques, sur les types d'écriture engendrés par de telles institutions ? S'est-on attaché à déceler par la suite l'évolution de l'écrivain en fonction de son destin personnel, de ses rapports avec l'autorité politique, etc., bref, a-t-on toujours replacé l'acte d'écrire, la relation auteur/œuvre/public dans son contexte historique, variable d'un moment à l'autre ? Les grands discours sur la langue maternelle opposée à la langue du colonisateur, sur la négritude rebelle aux valeurs prétendument blanches, les grands discours sur l'authenticité culturelle (tout aussi absurdes que les rêveries sur l'âge d'or africain parce qu'oubliant l'historicité de toute culture, son caractère essentiellement évolutif) masquent en fait sous un confortable manichéisme la complexité du processus de formation de l'être humain, de l'artiste et par voie de conséquence de sa création.

Tout ceci pour dire qu'il serait temps de renoncer aux grands panoramas pour privilégier les études

sur le terrain, pour remettre les œuvres littéraires africaines en « situation ». Les histoires littéraires actuelles de l'Afrique me font songer à nos musées où se côtoient la Vénus de Milo, la Joconde et la Reine Karamama, toutes hors de leur milieu naturel, dans une sorte d'univers onirique aseptisé. Il est temps de rendre la Vénus hottentote à son environnement hottentot qui, seul, lui donne son vrai visage, il est temps de replacer les œuvres littéraires dans leur « contexte ». Il est temps, par-delà la fausse relativisation blanc/noir, de relativiser vraiment et de partir en quête des vraies spécificités.

Et le rôle de l'histoire littéraire sera de mettre en relation toutes les productions d'un groupe donné rompant ainsi l'absurde cloisonnement entre la littérature et les autres arts, entre la littérature écrite et l'oralité, rompant aussi la tendance à la momification qui guette les analystes... Mettant l'accent sur l'aspect **organique** des phénomènes, l'histoire littéraire n'aura plus tendance à fixer dans une espèce d'authenticité immuable et irréelle les productions dites « traditionnelles ». Toutes créations sera saisie en mouvement, au confluent de différentes influences historiquement datées. Les contes oraux bassa du Sud Cameroun, les contes du Mali, du Congo ne portent-ils pas désormais les traces de la présence blanche, de l'histoire contemporaine ? La littérature écrite de ces mêmes pays, bien qu'étant d'expression anglaise ou française, n'est-elle pas inversement tributaire des traditions orales ? Sans nul doute. Encore faut-il cesser de se contenter de revendications enthousiastes ou indignées pour **étudier** les faits, pour donner aux autres, lorsqu'on a soi-même à sa disposition les connaissances nécessaires, les éléments utiles à une meilleure compréhension des œuvres. Il ne suffit pas de dire que Charles Nokan doit beaucoup à l'art traditionnel, que Sony Labou Tansi, Tchicaya U Tam'Si s'inspirent des mythes congolais. Encore faut-il scruter les textes, épinglez ces sources, étudier leurs éventuelles transformations, bref renoncer aux généralités pour se résigner à « critiquer » au sens noble (i.e. « universitaire », tant pis pour notre modestie) du terme. Et

le travail est loin d'être aisé dans la mesure où tout écrivain africain, en fait, participe toujours de plusieurs milieux. Labou Tansi n'est pas seulement congolais, il est aussi, d'une certaine façon, français, parisien, écrivain francophone connaissant d'autres œuvres littéraires francophones, etc. C'est en cela d'ailleurs qu'il est typiquement congolais, fruit d'une histoire qu'il n'est pas en notre pouvoir d'effacer. Réduire l'originalité de sa création à l'irruption du fonds congolais serait caricatural, ce serait oublier que son œuvre est au confluent de divers fleuves, ce serait oublier l'intertextualité dans toutes ses implications. Toute une critique minutieuse est à faire qui ne peut être menée à bien que par des équipes pluridisciplinaires mêlant les spécialités et les origines culturelles les plus diverses.

Il convient en tout cas de passer à l'explication, à l'éclairage, de renoncer aux condamnations abusives et aux enthousiasmes injustifiés, d'origine essentiellement idéologique. Des littératures (orales et/ou écrites) existent en des langues diverses, produites dans les cadres nationaux donnés, dont on peut toujours contester le découpage mais qui semblent en beaucoup d'endroits en voie de consolidation (8). Il s'agit de permettre de mieux les lire, de mieux en comprendre l'originalité, de mieux montrer en quoi elles reflètent des visions du monde spécifiques. Ce n'est évidemment pas au seul niveau des thèmes qu'il convient de guetter cette spécificité (la littérature romanesque, hélas, révèle une série de problèmes communs aux pays d'Afrique : problèmes cultu-

(6) Souvent mentionnée, la différence entre les systèmes éducatifs français, belge, anglais (assimilation, indirect rule), formation « classique », formation « pratique », refus ou utilisation des langues vernaculaires, etc... n'a été que très rarement, et de façon toujours allusive, mise en relation avec la production littéraire d'un pays. Entendons évidemment la production **globale**, et pas seulement dans la langue du colonisateur. Notre point de vue exclut tout ethnocentrisme européen et rejette, par conséquent, la hiérarchisation implicite de la plupart des critiques « francophonistes ». De la même manière on ne s'est pas suffisamment penché sur les « lectures » des écrivains, sur le problème des bibliothèques publiques et privées. On sait l'importance de la question pour la genèse de la négritude (encore que d'aucuns répugnent toujours à l'idée de devoir substituer au visage poétique d'Eurydice ceux de Frobenius, de Gobineau et de quelques romanciers coloniaux). Il conviendrait de multiplier ce type d'enquête et de reconstituer les bibliothèques des écrivains (au sens large du terme, c'est-à-dire en englobant les bibliothèques « mortelles », celles des griots et conteurs).

(7) Voir par exemple l'importance de la formation protestante sur les écrivains ewe du Togo et du Ghana...

(8) De toute évidence, ces frontières héritées de la colonisation ne délimitent nullement à l'heure actuelle des cultures homogènes : une même ethnie, une même culture peut se retrouver de part et d'autre d'une frontière (cf. l'illustration romanesque du fait dans *Les Soleils des Indépendances*). L'histoire littéraire de chacun des pays concernés aura à tenir compte de cet état de fait comme l'histoire littéraire de la France doit (théoriquement du moins) prendre en considération le problème de certains écrivains belges (ou catalans, ou basques) que l'on ne peut ni annexer ni rejeter purement et simplement : Verhaeren, Materlinck et bien d'autres. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à ce propos le programme de Lanson. Loin de réduire l'histoire littéraire de la France à celle de « l'élite pari-

rels, économiques, problèmes politiques, dictature, népotisme, gabegie... Sur ce point **Les Chauves-souris** du Camerounais Bernard Nanga répondent au **Cercle des tropiques** du Guinéen Fantouré, à **L'Etat honteux** du Congolais Labou Tansi, au **Bal des caïmans** de Yodi Karone. Encore qu'il y ait à chaque fois, dans tel ou tel texte des allusions précises à tel ou tel événement de tel ou tel pays (9), c'est plutôt au niveau des mythes, mythes qui ne sont plus forcément (n'en déplaie à une certaine ethnologie occidentale éprise d'exotisme, de primitivisme, de « nature ») **vécus**, qui sont déjà des mythes **littéraires**, véhiculés par l'oraliture. Il est évident que, dans bien des cas, les Africains, même ceux de la brousse, ne croient pas plus à certains de leurs mythes (auxquels ils sont artistiquement attachés) que les Grecs ne croyaient à leurs mythologie (10)... Il convient là encore de voir la **totalité** de l'activité artistique d'une population : il y a élaboration artistique, littéraire, hors de la littérature d'expression française. Il faut éviter, contrairement à certains ethnologues, de transposer systématiquement en termes de conscience (ce qui revient à les nier) les activités culturelles des prétendus « primitifs »... C'est au niveau aussi des images, des styles, du langage, voire de la langue lorsqu'il y a refonte du français, de l'anglais ou du portugais. Chaque écrivain, certes, porte en lui l'humaine condition, voire la condition noire, mais surtout son « paysage » au sens large du terme, tout ce que sa vie dans tel ou tel

pays a gravé en lui, dans son être charnel, dans son subconscient. Notre attitude de lecteur devrait finalement se rapprocher passablement de celle de l'historien fort bien définie par Paul Veyne :

« Les historiens sont sans cesse en présence de mentalités différentes de la nôtre et ils savent bien que l'introspection n'est pas la bonne méthode pour écrire l'histoire ; notre compréhension immée d'autrui (un bébé sait de naissance ce que veut dire un sourire et y répond par un sourire) rencontre si vite ses limites qu'une des premières tâches de l'icônographie est de déchiffrer le sens des gestes et l'expression des émotions dans une civilisation donnée » (11)...

Et pas plus qu'il ne saurait être question de censure, de sélection au nom de la « qualité » (au nom de quelles normes, sinon de normes étrangères ? européennes ou prétendument africaines ?), il ne saurait être question de sélectionner au nom de l'« indigénisme », d'une plus ou moins grande présence du fond culturel « traditionnel ». Je le redis avec conviction : un écrivain guinéen en exil marqué par d'autres paysages que ceux de Guinée, n'en reste pas moins guinéen : et si son œuvre doit plus à la France ou à un autre pays d'Afrique qu'à la Guinée, elle n'en exprime que plus clairement le drame guinéen, elle n'en est que plus guinéenne. Il faudra bien qu'une histoire littéraire de la Guinée fasse leur place aux voix des exilés. Et la même constatation est évidemment valable pour tous les pays d'Afrique.

Seul un tel point de vue, non plus extérieur mais intérieur, seul, permettra de résoudre les problèmes épineux de la terminologie cri-

tique, des genres littéraires, du réalisme, etc... Peut-être alors pourrions-nous définir plus objectivement ce qu'à l'heure actuelle par référence (implicite ou explicite) à **l'Illiade**, à **l'Odyssée** ou à **La Chanson de Roland**, nous nommons les « épopées » africaines, ce que par référence à Molière ou Shakespeare (suivant notre origine) nous nommons le théâtre africain. Ces formes d'art trouvent leur justification dans le monde qui leur a donné naissance et non dans leur conformité à certains canons étrangers.

Pour conclure

L'histoire littéraire serait peut-être la voie modeste mais la plus sûre par laquelle retrouver le **respect** qui souvent nous fait défaut (que recouvre l'expression « bon roman » à propos d'un auteur africain dans la bouche d'un critique occidental ? Il suffit de songer à Voltaire parlant de Shakespeare...), la voie irremplaçable par laquelle accepter l'autre dans sa pleine liberté, passée, présente et à venir. Rendant à la littérature sa dimension historique, elle replacerait les peuples dont il est question dans l'Histoire, elle leur reconnaîtrait un passé mais surtout un avenir culturel, autant dire politique. Et ce ne serait pas la moindre des choses, elle permettrait (même à peine ébauchée) aux enseignants que nous sommes, de ne plus vaticiner dans l'abstraction ou, ce qui est pire, à partir des canons européens.

C'est dans cette voie qu'il faudrait en tout cas lancer nos étudiants, si possible dans le cadre d'une coopération mieux conçue entre universités européennes et africaines (permettant à la fois la distanciation et la participation sans lesquelles il n'est pas de connaissance). Nous éviterions ainsi les compilations sans fin sur des thèmes éculés. Et surtout nous verrions insensiblement surgir des mondes là où à l'heure actuelle ne paraissent que quelques visages de poètes ou romanciers reconnus par l'Occident...

Jack Corzani

Université de Bordeaux III

siennne », il souhaitait embrasser les diversités régionales : « La direction habituelle des travaux d'histoire littéraire fait que nous connaissons à peu près les chefs-d'œuvre de notre littérature (...) En réalité nous connaissons mal, ou nous ne connaissons pas la vie littéraire de la France, l'importance et la fonction de la littérature et de la culture littéraire dans la vie nationale », « Pourquoi étudie-t-on si rarement l'histoire provinciale de la littérature ? », « la vie collective et moyenne nous échappe » (cité par G. Delfau et A. Roche, op. cit., pp. 139-140). C'est évidemment cette conception, préservant la diversité linguistique et culturelle qu'il convient de garder à l'esprit quand on prétend dresser le bilan littéraire de ces nations composites que sont historiquement les jeunes Etats africains, quitte à remettre à sa vraie place la francophonie africaine (qu'il n'est pas question de nier mais de relativiser).

(9) Il est difficile d'aborder **La Palabre stérile** de Guy Menga sans référence au matswanisme, d'ignorer la mort de Marien Nguabi quand on lit **La Vie et demie** de Labou Tansi, de se dispenser de toute référence aux « complots » guinéens en parcourant **Le Cercle des Tropiques** ou au « miracle économique » ivoirien en feuilletant **Les Saisons sèches** de D. Oussou-Essui, etc.

(10) Cf. Malinowski : **Trois essais sur la vie sociale des primitifs**, Paris, Payot, 1968.

(11) Paul Veyne : **Comment on écrit l'histoire** Seuil, 1971, p. 120.